

ALEX CAPUS

Léon et Louise

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

*Il ne faut pas trop regarder la
nudité de ses parents.*

ERIK ORSENNA

Assis à l'intérieur de Notre-Dame, nous attendions le prêtre. Par la rosace, la lumière irisée du soleil éclairait le cercueil ouvert. Il était couvert de fleurs et dressé sur un tapis rouge devant le maître-autel. Dans le déambulatoire, un capucin était agenouillé devant une pietà, dans le bas-côté gauche, un maçon debout sur un échafaudage travaillait en produisant, avec sa truelle, des crissements qui résonnaient entre ces murs vieux de huit siècles. En dehors de cela, le silence régnait. Il était neuf heures du matin, les touristes prenaient encore le petit-déjeuner à leur hôtel.

Nous formions une assistance réduite ; le défunt avait eu une longue vie et la plupart de ceux qui l'avaient connu étaient morts avant lui. Sur le premier banc, au milieu, étaient assis ses quatre fils, sa fille, ses brus, et à côté d'eux ses douze petits-enfants, dont six encore célibataires, quatre mariés et deux divorcés ; et tout au bout, les quatre des vingt-trois arrière-petits-enfants qu'il eut en tout, quatre, c'est-à-dire ceux qui étaient déjà de ce monde en ce 16 avril 1986. Derrière nous, dans la pénombre, cinquante-huit bancs vides s'étendaient jusqu'à l'entrée – une mer de rangées vides assez vaste sans doute pour accueillir tous nos ancêtres depuis le XII^e siècle.

L'assemblée que nous formions avait quelque chose de dérisoire, l'église était bien trop grande ; nous en ce lieu, voilà qui était bien une ultime blague de notre grand-père, ancien chimiste pour la PJ au Quai des Orfèvres et grand contempteur des calotins. Quand il mourrait, avait-il maintes fois proclamé dans les dernières années, il souhaitait une messe d'enterrement à Notre-Dame. Et si on lui faisait remarquer que, incroyant comme il l'était, il ne devrait guère attacher d'importance au choix de la maison de Dieu et que l'église de quartier, au coin de la rue, ferait bien mieux l'affaire pour notre petite famille, il rétorquait : "L'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet ? Mais non, les enfants, vous me ferez ça à Notre-Dame. C'est à peine à quelques centaines de mètres de là, ça coûtera un peu d'argent, mais vous y arriverez. Au fait, j'aimerais bien une messe en latin, pas en français. La liturgie à l'ancienne, s'il vous plaît, avec beaucoup d'encens, des psalmodies à n'en plus finir et du chant grégorien." Suivait une moue amusée sous sa moustache à l'idée que ses descendants passeraient deux heures et demie à s'esquinter les genoux sur des bancs bien durs. Il était tellement satisfait de sa plaisanterie qu'elle entra au répertoire de ses expressions favorites. "Si d'ici là je ne fais pas un détour par Notre-Dame", disait-il par exemple quand il prenait rendez-vous chez le coiffeur, ou bien : "Joyeuses Pâques, on se revoit à Notre-Dame !" Au fil des ans, la plaisanterie devint prophétie, et quand l'heure sonna vraiment pour mon grand-père, nous sûmes, tous autant que nous étions, ce qu'il nous restait à faire.

Il gisait là, le nez cireux, les sourcils haussés qui lui donnaient un air étonné, à l'endroit précis où Napoléon Bonaparte s'était couronné empereur des

Français, et nous, nous étions assis sur ces mêmes bancs où, cent quatre-vingt-deux ans plus tôt, ses frères, ses sœurs et ses généraux avaient été assis. Le temps passait, le curé se faisait attendre. Les rayons du soleil ne tombaient déjà plus sur le cercueil, mais à sa droite, sur les dalles noires et blanches. Soudain, le bedeau surgit de l'obscurité et vint allumer quelques cierges avant de disparaître à nouveau dans l'ombre. Les enfants frottaient leur derrière sur les bancs, les hommes se grattaient la nuque, les femmes se tenaient bien droites. Sortant ses marionnettes d'une poche de son manteau, mon cousin Nicolas donna pour les enfants une représentation qui consistait principalement en ce que le brigand mal rasé frappait le chapeau de Guignol avec son gourdin.

Et tout à coup, loin derrière nous, une petite porte latérale s'ouvrit près du grand porche avec un léger grincement. Nous nous retournâmes. Par la fente de plus en plus large, la chaude lumière de cette matinée printanière se déversa dans l'église et la rumeur de la rue de la Cité pénétra dans la pénombre. Une petite silhouette grise avec un lumineux foulard rouge se glissa dans la nef.

— Qui est-ce ?

— Elle est là pour nous, celle-là ?

— Chut, on vous entend.

— Elle est de la famille ?

— Ou bien est-ce que ce ne serait pas... ?

— Tu crois ?

— Aucune idée.

— Tu ne l'avais pas croisée un jour dans l'escalier... ?

— Si, mais il faisait plutôt sombre.

— Arrêtez donc de lorgner comme ça.

— Mais qu'est-ce qu'il fabrique, ce curé ?

— Quelqu'un la connaît ?

— C'est... ?

— ... peut-être...

— Tu penses ?

— Est-ce que vous allez bien finir par vous taire ?

J'avais compris au premier coup d'œil que cette femme n'était pas de la famille. Ces petits pas énergiques et ces talons durs qui sonnaient sur les dalles comme des mains qu'on claque ; ce bibi noir à voilette noire et, dessous, ce menton pointu fièrement dressé ; ce signe de croix bien enlevé, devant le bénitier, et cette petite révérence élégante – non, ça ne pouvait pas être une Le Gall. En tout cas pas par la naissance.

Bibis noirs et signes de croix bien enlevés ne sont pas notre genre. Nous, les Le Gall, nous sommes grands, nous avons le sang épais des gens d'origine normande qui se déplacent à pas longs et lents, et surtout : nous sommes une famille d'hommes. Évidemment, il y a aussi des femmes – les femmes que nous avons épousées –, mais quand un enfant vient au monde, la plupart du temps c'est un garçon. Moi, par exemple, j'ai quatre fils et pas de fille ; mon père a trois fils et une fille, et son père à lui – le défunt Léon gisant dans son cercueil ce matin-là – avait lui aussi engendré quatre garçons et une fille. Nous avons des mains vigoureuses, le front large et les épaules de même, nous ne portons pas de bijoux, sauf une montre-bracelet et une alliance, et nous avons un faible pour les vêtements simples, pas de ruches, pas de cocardes ; à peine si nous saurions dire sans regarder de quelle couleur est la chemise que nous avons sur le dos. Jamais nous n'avons maux de tête ni de ventre, et quand cela arrive, la pudeur nous oblige à le taire, car dans notre conception de la virilité ni nos têtes ni nos ventres – surtout

pas nos ventres ! – ne contiennent de parties molles sensibles à la douleur.

Mais avant tout, nous avons des occiputs remarquablement plats dont aiment bien se moquer les femmes que nous avons épousées. À l'annonce d'une naissance dans la famille, notre première question ne concerne ni le poids, ni la taille, ni la couleur des cheveux, mais la nuque. "Alors, la nuque, comment est-elle – plate ? C'est un vrai Le Gall ?" Et quand nous conduisons l'un des nôtres à sa dernière demeure, nous nous consolons en songeant que jamais la tête d'un Le Gall ne dodeline pendant le transport et qu'elle repose toujours bien à plat sur le fond du cercueil.

Je partage l'humour morbide et la joyeuse mélancolie de mes frères, de mon père et de mes grands-pères, et je suis content d'être un Le Gall. Certains d'entre nous ont beau être portés sur la boisson et le tabac, nous avons une bonne espérance de vie et, comme beaucoup de familles, nous nous considérons, même si nous n'avons sans doute aucun don particulier, comme uniques dans notre genre.

Cette illusion n'a pas le moindre fondement et absolument rien ne la justifie, car à ce que je sais, jamais un Le Gall n'a accompli quoi que ce soit de mémorable. Cela tient d'abord à l'absence de talents prononcés et à un manque d'ardeur au travail ; ensuite, la plupart d'entre nous développent à l'adolescence un mépris arrogant pour ces rituels initiatiques inhérents à toute éducation digne de ce nom, et enfin une sévère aversion contre l'Église, la police et toute forme d'autorité intellectuelle est transmise presque toujours de père en fils.

Cela explique que nous poussions rarement la carrière universitaire au-delà du lycée et y mettions un

terme au plus tard après deux années d'université. Il n'arrive guère qu'une fois toutes les quelques décennies qu'un Le Gall termine ses études et s'accommode d'une autorité laïque ou religieuse. Il devient juriste, médecin ou curé et la famille lui témoigne alors du respect, mais un respect mêlé d'une certaine méfiance.

Toujours est-il que mon arrière-grand-oncle Serge Le Gall, lui, une fois chassé du lycée après la guerre franco-allemande pour avoir consommé de l'opium et devenu gardien de prison à Caen, parvint à une certaine gloire posthume. Il est entré dans l'histoire pour avoir tenté de faire cesser pacifiquement une mutinerie, sans causer le carnage habituel, ce dont un détenu le remercia en lui fendant le crâne avec une hache. Un autre ancêtre se distingua en dessinant un timbre pour la poste vietnamienne, et mon père, dans sa jeunesse, construisit des pipelines dans le Sahara algérien. Pour le reste, les Le Gall gagnaient leur vie comme moniteur de plongée, cariste ou fonctionnaire dans l'administration, nous vendons des palmiers en Bretagne et des motos de marque allemande aux gendarmes du Nigeria et l'un de mes cousins travaille à mi-temps comme détective pour la Société Générale où il est chargé de retrouver des débiteurs en fuite.

Et si en dépit de tout cela la plupart d'entre nous traversent l'existence à peu près normalement, c'est principalement à nos femmes que nous le devons. Belles-sœurs, tantes et grands-mères du côté paternel, toutes sont des femmes fortes et chaleureuses, avec les pieds sur terre, elles exercent un matriarcat discret mais que nul ne remet en cause. Elles réussissent dans leur vie professionnelle souvent mieux que leur mari et gagnent plus d'argent, et ce sont elles qui remplissent

les déclarations d'impôts et affrontent l'administration scolaire. Les maris, eux, témoignent leur gratitude par la douceur et un caractère égal.

Nous sommes, je crois, des époux plutôt paisibles. Nous ne mentons pas et nous nous efforçons de boire sans que cela nuise à notre santé ; nous nous tenons à distance des autres femmes, nous sommes volontiers bricoleurs, et une chose est certaine : nous aimons les enfants plus que la plupart des hommes. Dans les réunions de famille, l'usage veut que ce soient les hommes qui s'occupent des nourrissons et des tout-petits l'après-midi pendant que les femmes vont à la plage ou faire des emplettes. Nos femmes apprécient le fait que nous n'ayons pas besoin de conduire des voitures de luxe ni d'aller jouer au golf aux Caraïbes pour être heureux, et elles se montrent pleines d'indulgence pour notre besoin compulsif de fréquenter les marchés aux puces d'où nous rapportons des trucs bizarres – des albums photos d'inconnus, des épilateurs mécaniques de pommes, des projecteurs de diapos cassés pour lesquels les diapos ne se font plus depuis belle lurette, de vraies jumelles de la marine de guerre dans lesquelles on voit tout à l'envers, des scies chirurgicales, des revolvers rouillés, des gramophones en bois vermoulu et des guitares électriques où il manque une touche sur deux –, nous adorons rapporter ce genre de trucs bizarres que nous mettons ensuite des mois à tenter de nettoyer, de fourbir et de remettre en état avant d'en faire cadeau, d'aller les revendre aux puces ou de les jeter aux ordures. Nous faisons cela pour le bien de notre système neurovégétatif : les chiens mangent de l'herbe, les filles de bonne famille écoutent du Chopin, les professeurs d'université regardent un match de foot, et nous, nous

bidouillons de vieux bidules. Et puis, un nombre étonnamment important parmi nous passe ses soirées au sous-sol, le soir, quand les enfants dorment, à peindre des petits formats à l'huile. L'un d'entre nous, enfin, je tiens cela de source sûre, écrit des poèmes en catimini. Des poèmes pas très bons, malheureusement.

Dans Notre-Dame, la première rangée de bancs frémissait d'une excitation vaillamment contenue. Est-ce que c'était vraiment cette Mlle Janvier ? Elle avait donc osé ? Les femmes se remirent à regarder droit devant elles comme si leur attention tout entière allait au cercueil et à la lampe du Saint-Sacrement qui brillait au-dessus du maître-autel ; mais nous, les hommes, nous connaissions nos femmes, et nous savions qu'elles tendaient l'oreille et n'entendaient que le claquement rythmé des petits pas qui, venant du bas-côté, se dirigeaient vers la nef, tournaient à angle droit puis, sans la moindre hésitation, sans le moindre *ritardando* ni le moindre *accelerando*, avec une régularité de métro-nome, se rapprochaient de la croisée du transept. À cet instant, ceux qui lorgnèrent vers le milieu purent voir du coin de l'œil la petite silhouette gravir avec un pas léger de jeune fille les deux marches recouvertes d'un tapis rouge, s'approcher du cercueil, poser la main droite sur le rebord et marcher sans un bruit le long du cercueil jusqu'à la tête où elle finit par s'arrêter pour rester immobile quelques secondes, presque aussi immobile qu'au garde-à-vous. Relevant sa voilette au-dessus de son chapeau, elle se pencha en avant, écarta les bras, les posa sur le bord du cercueil, appliqua un baiser sur le front de mon grand-père et posa la joue sur sa tête cireuse comme si elle voulait y reposer un moment ; pour faire cela, elle ne se protégeait pas de nos regards en ayant le visage tourné vers le

maître-autel, non, elle nous le présentait ouvertement. Ainsi pûmes-nous voir qu'elle gardait les yeux fermés et que sa bouche peinte en rouge esquissait un sourire, un sourire qui se fit de plus en plus large jusqu'à ce que ses lèvres s'ouvrent et laissent passer un petit rire.

Après quoi elle se détacha du défunt et reprit sa position, droite comme un piquet, ramena son sac à main du coude vers l'avant-bras, l'ouvrit et en sortit d'un geste rapide un objet rond et mat gros comme le poing. C'était, comme nous pûmes le constater peu après, une vieille sonnette de vélo avec une cloche arrondie dont le revêtement chromé était fendillé et s'écaillait çà et là. Elle referma son sac à main et replaça l'anse dans le creux du coude, puis elle actionna deux fois la sonnette. Dring dring, dring dring. Tandis que ce bruit aigu résonnait sous la nef, elle posa la sonnette dans le cercueil, se retourna vers nous et nous regarda l'un après l'autre dans les yeux. Elle commença à l'angle extérieur gauche, là où étaient assis les plus petits enfants avec leurs pères, elle fit la rangée entière, posant les yeux sur chacun pendant peut-être une seconde, et une fois arrivée au bout à droite, elle nous gratifia d'un sourire triomphal, se mit en mouvement et, passant devant la famille, elle marcha à petits pas rapides et claquants sur l'allée centrale en direction de la sortie.